



## Marc Dessart / Le 11.10.17

Premier roman du jeune auteur français Simon Johannin, 23 ans, *L'Été Des Charognes* est un livre brut de décoffrage. Il est écrit dans une langue hachée, où les mots s'enchaînent les uns après les autres, sans travail de mise en forme ni sans toilettage littéraire. *L'Été Des Charognes* est aussi un bouquin qui pue. Il pue la merde, la charogne et les asticots, la gerbe, le gras et le poisseux.

Enfant, le narrateur habite avec ses parents et quelques autres au beau milieu de nulle part, dans les campagnes du Tarn. Ils vivent comme ils le peuvent dans ce hameau, de ce qui ressemble vaguement à une ferme d'une autre époque. Quelques bêtes que l'on tue de temps à autres dans un déferlement de sang et de viscères, pour se nourrir ou pour en vendre les carcasses sous le manteau. Des chiens, omniprésents dans le livre, qui grondent, qui bavent, qui hurlent à la mort. Des parents qui triment toute la journée et qui, le reste du temps, distribuent des torgnoles à leur progéniture quand l'alcool ne les assomme pas. Le tableau que dresse Johannin du hameau où vit le narrateur évoque une certaine école américaine, avec des auteurs comme Donald Ray Pollock ou encore Douglas Kennedy et son célèbre *Cul-De-Sac* (par la suite rebaptisé *Piège Nuptial*). Des auteurs US qui dépeignent dans leurs livres des arrières-pays perdus, peuplés d'attardés congénitaux à la violence facile quand ils ne sont pas carrément sociopathes, qui vivent parfois en totale repli sur eux-mêmes. Et surtout qui ont en lutte quotidienne avec l'alcool et tant d'autres démons qu'ils ne peuvent que perdre le combat et sombrer dans la démence.

A la question de savoir si une France aussi reculée, aussi oubliée, n'est qu'une fiction, l'auteur répond, partiellement du moins, par la négative. Son roman, avoue-t-il, est en partie autobiographique, même s'il force probablement le trait. Pourtant, l'univers que dépeint Simon Johannin n'est pas si noir. Il s'écarte en cela du courant américain, où les dingues consacrent toute leur énergie à leur folie et à rien d'autre. Même s'il ne fait pas bon se mêler des affaires des gens du coin ou les contrarier, ils ne sont pas totalement étrangers à certaines valeurs comme l'accueil, l'hospitalité, voire une certaine forme de générosité. Johannin dresse de ses personnages un portrait dur, mais sans en faire des abrutis finis. Les enfants ramassent torgnole sur torgnole quand ils font un pas de travers, mais ils ne sont pas maltraités. Leurs géniteurs veillent même, semble-t-il, à ce qu'ils soient scolarisés. De même, les enfants sont logés et nourris. Par contre, blanchis, ça, c'est une autre histoire... La crasse et les odeurs collent à chaque page du roman.

De là, le bouquin est un peu hybride, oscillant entre une histoire de dégénérés à la sauce américaine d'une part et d'autre part une sorte de plaidoyer – pourtant sans concession – pour une autre façon de vivre, pour des marginaux qui tentent à leur manière, de garder la tête hors de l'eau dans une vie qui ne cherche qu'à les engloutir. Mal pris entre les deux approches, le lecteur hésite et finit par reprocher intérieurement à l'auteur de danser sur un pied toute cette merde et cette puanteur dans lesquelles le narrateur baigne depuis l'enfance et puis sur l'autre quand, faisant passer ce narrateur de l'enfance à l'âge adulte, il bousille ses maigres repères pour en faire un écorché de la vie qui rêve un monde qui n'existe pas, qui « poétise le réel ».

Simon Johannin le dit lui-même : ce n'est pas de la littérature qu'il veut faire. Son but n'est pas, comme d'autres « auteurs », plus traditionnels d'aligner soigneusement des mots prétendument intelligents uniquement, je le cite, « pour se la péter ». La mise au point permet de comprendre le ton du roman. De là à l'accepter et à ne pas juger un peu facile, sous couvert d'autre chose évidemment, l'exercice consistant à écrire presque comme un enfant, il y a un pas que je n'ai pas réussi à franchir. L'absence de style, même volontaire, ne fait pas nécessairement un style...

Quelques belles phrases, pourtant, émaillent le récit. Inattendues, elles vont presque jusqu'à émouvoir. Je les ai malheureusement trouvées trop rares. Alors que dans le même temps, j'ai saturé de phrases non pas seulement hachées et argotiques, mais dégoulinantes de grossier ou de vulgaire sans rien apporter au récit. Les premières n'ont pour moi pas fait le poids...

Il y a pourtant du talent chez Johannin. Mais il y a aussi pas mal de travail. Pour dégrossir le tout. Pour affiner un style qui ne doit pas nécessairement être plus soigné, mais qui doit trouver ses marques. Et aussi pour transmettre quelque chose de plus dense au lecteur.

Je ne jette pas le roman aux orties, loin de là, mais je ne crie pas non plus, comme l'ont fait quelques critiques et médias à sa sortie, au bouquin scotchant, qui vous prend aux tripes et qui vous arrache à ce que vous croyiez être de la littérature.

Bref, à découvrir quand même, surtout si vous aimez les bouquins qui puent et qui collent.